Document généré le 12 juil. 2025 19:17

Urban History Review
Revue d'histoire urbaine

URBAN HISTORY REVIEW
REVUE D'HISTOIRE URBAINE

Ghorra-Gobin, Cynthia (dir.). *Dictionnaire critique de la mondialisation, 2e édition*, Paris, Armand Colin, 2012, 645p.

Laurent Devisme

Volume 42, numéro 1, fall 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1022060ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1022060ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)
1918-5138 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Devisme, L. (2013). Compte rendu de [Ghorra-Gobin, Cynthia (dir.). *Dictionnaire critique de la mondialisation, 2e édition*, Paris, Armand Colin, 2012, 645p.] *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, *42*(1), 54–55. https://doi.org/10.7202/1022060ar

All Rights Reserved © Urban History Review / Revue d'histoire urbaine, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

d'intérêts contradictoires qui traversent la ville-région. Trent fait également état du rôle ambigu que la question linguistique a joué dans le débat. Elle arrive tardivement de part et d'autre, mais colore les débats et envenime la situation.

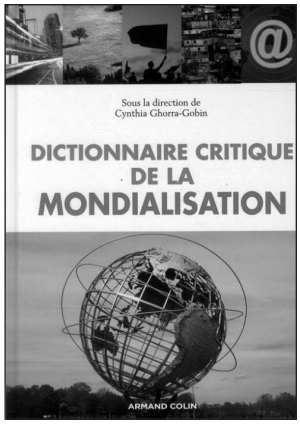
L'ouvrage n'est toutefois pas sans défauts. D'abord, il est, comme je l'ai signalé, très long. À un ou deux endroits, on retrouve des répétitions qui sont presque du mot à mot, mais, plus généralement, plusieurs éléments reviennent beaucoup trop souvent (par exemple, l'évocation de Boston comme exemple d'une métropole comptant des centaines de municipalités, mais se portant très bien). De plus, si Trent a une très bonne connaissance de la société québécoise et explique bien comment des éléments de ce contexte expliquent certaines des décisions prises par les acteurs en présence, il lui arrive de verser dans des généralisations culturelles un peu simplistes (que reprend et accentue Jean-Claude Marsan dans sa courte préface). L'ouvrage compte également quelques passages qui prêtent à débats. Par exemple, comme le démontre éloquemment l'actualité récente, les petites municipalités ne sont pas, de par leur seule taille, moins propices à la corruption que les grandes, ce que suggère Trent. De même, contrairement à ce qu'affirme l'auteur, l'annexion de Notre-Dame-de-Grâce par Montréal s'est faite *avec* la complicité de ses élites politico-économiques et Westmount a elle-même considéré sérieusement la possibilité de l'annexer (p. 60).

Enfin, à l'échelle de l'ouvrage, ce sont des défauts mineurs qu'on peut aisément pardonner à un ouvrage qui est décrit par l'auteur comme « part history, part opinion and part memoir » (p. 3). Le lecteur y trouvera une mise en récit souvent captivante des événements qui ont secoué la scène municipale montréalaise durant les décennies 1990–2000, par un auteur qui y a occupé une position centrale. Pour l'historien de Montréal, c'est un récit qui permet également d'observer la remarquable constance de l'argumentaire suburbain depuis un siècle.

Harold Bérubé
Département d'histoire
Université de Sherbrooke

Ghorra-Gobin, Cynthia (dir.). *Dictionnaire critique de la mondialisation, 2e édition*, Paris, Armand Colin, 2012, 645p.

Quoi de commun entre « l'actif toxique » et la « vulnérabilité » ? Précisément un dictionnaire, encadré par ces deux entrées, qui rassemble, par temps d'incertitude et de complexité souvent rappelé par les auteurs, 235 notices reliées à la notion de mondialisation. La première édition renvoyait au pluriel mais n'impliquait pas le terme « critique ». Aussi cette republication revient un peu au même, la critique relativisant ce qui apparaîtrait autrement comme unique et homogène, ce que la mondialisation n'est pas. Mais le fond de cet ouvrage collectif a été transformé avec la disparition de mots, l'apparition d'autres dont une chronique exhaustive aurait été utile et révélatrice d'une dynamique éditoriale.



Adressée particulièrement aux étudiants et à la « société civile », l'entreprise est louable, d'autant que c'est au quotidien que nous sommes aux prises avec des actions, des instruments et leurs conséquences dont on peine à tracer les raisons d'être et qui se trouvent amalgamés dans des méta-notions comme celles de mondialisation ou globalisation. « *Puisque ces mystères me dépassent, feignons d'en être l'organisateur* » écrivait Jean Cocteau, repris plus récemment par François Ascher dans un livre au sous-titre presque éponyme (*Ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs, essai sur la société contemporaine,* L'Aube, 2000). Le mérite revient aussi à ce dictionnaire de chercher principalement à éclairer une phase de transition dans laquelle on lit surtout de l'instabilité et des phénomènes inédits. L'introduction de la géographe Ghorra-Gobin est de ce fait stimulante et audacieuse puisqu'il est question d'une quête conceptuelle des changements induits par la mondialisation et de la nécessité de laisser de côté des catégories classiques. Ainsi, par exemple, le remplacement de l'entrée « agriculture » par « sécurité alimentaire » et « impérialisme agricole », notions collant davantage à des problèmes publics que les tiroirs d'une géographie classique qui distinguerait des secteurs d'activités. Mais l'inventivité conceptuelle peine dans l'ensemble à se montrer et les auteurs ne se hasardent pas sur les chemins des néologismes, ce que l'on peut regretter. Les défis de pointer les paradoxes, de chercher à ré-articuler, voire de refonder sont pertinents. S'il est même question d'un projet politique, c'est via l'enjeu de localiser le global au niveau infranational, reconstruire le compromis perdu entre le travail et le capital et réinventer l'universel (p. 9). Cette montée en généralité, à partir des défis que sont la réduction de l'écart entre l'économie globale et des richesses non partagées, l'enjeu de la justice sociale et environnementale et celui de l'articulation entre espaces territoriaux et espaces globaux est pertinente (on peut songer dans cette voie à l'ouvrage dirigé par Jacques Lévy, *L'invention du monde. Une géographie de la mondialisation* paru en 2008 aux Presses Sciences Po) mais l'attente est quelque peu déçue dans la suite.

Pourtant, une grille de lecture est à l'œuvre et s'appuie sur la nécessité de différencier trois processus, à savoir la mondialisation de la société, la globalisation de l'économie et la planétarisation de l'environnement. Certes ces différents systèmes sont en interaction, mais on gagne à ne pas les amalgamer et la différenciation entre métropole mondiale et métropole globale est, à cet égard, intéressante.

Les entrées comportent l'originalité, pour certaines d'entre elles, d'ouvrir une discussion, permettant l'expression d'une problématique, mettant en question un objet (l'aéroport), un courant

(l'altermondialisme) ou un marché émergent (les marchés du carbone). L'esprit n'est pas éloigné de la formulation de certains dossiers du centre d'analyse stratégique en France (cf. les différents « dossiers de la mondialisation » téléchargeables sur le site du centre) avec parfois une vraie tentative de qualification de processus tout contre des théoriciens (ainsi des entrées « altermondialisme », « société liquide », « temps du monde »). D'autres notices sont plus courtes et « neutres », comme des passages obligés (« bourse », « capitalisme », « sport », « internet »…). Plus spécifiquement, on pourra noter l'étrangeté de l'entrée « architecture durable » par Maurice Culot et la redondance des entrées « éco-tourisme » et « tourisme ». Cela dit, comme dans beaucoup de dictionnaires, c'est probablement un effet-réseau qui amène à de telles spécificités.

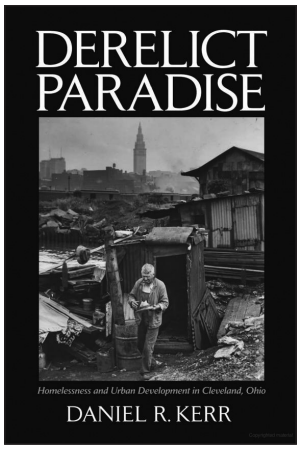
Le praticien des études urbaines restera peut-être sur sa faim, car l'espace n'est pas vraiment au centre des préoccupations : « échelle », « flux » et « réseau » sont renseignés de manière trop condensée et « gouvernance » est moins approfondie par exemple que « grande muraille verte » ! Certes il existe un dictionnaire des politiques publiques et un autre des politiques territoriales (tous deux édités par les Presses de Sciences Po), mais c'est un peu surprenant de même que l'entrée « espace », seulement vue sous l'angle de sa conquête. « Urbain » est absent, laissant la place à la ville dont on pressent qu'elle est à défendre par rapport à certaines menaces que sont aussi bien des processus d'enclavement que d'extension « sans limite » (comme on peut le lire dans l'entrée « ville »). Pourtant, une entrée « sprawl » eut été pertinente… En revanche, pointons que l'entrée « esthétique urbaine » est originale.

Au final, ce dictionnaire est bien interdisciplinaire, avec une connotation géopolitique. La directrice de l'ouvrage mentionne plusieurs réunions de discussions entre les principaux protagonistes du programme de recherche à l'origine de cette publication. On n'en doute pas, mais on aimerait trouver des traces des dissensions ou du moins des discussions autour des termes. Le dictionnaire serait alors encore plus vivant, dialogique. Cela mènerait du reste sur la voie de combler un manque, celui d'un dictionnaire des penseurs de la mondialisation et de la mondialité. Mais c'est encore un autre programme de recherche que celui qui chercherait à comprendre comment Fernand Braudel, Karl Marx, Immanuel Wallerstein ou encore Mike Davis ou Bruno Latour ont pu concevoir le monde.

Laurent Devisme, ENSA Nantes
Directeur du laboratoire LAUA

Kerr, Daniel R. *Derelict Paradise: Homelessness and Urban Development in Cleveland, Ohio*. Amherst and Boston: University of Massachusetts Press, 2011. Pp. 295. Photographs and maps.

Derelict Paradise is a somewhat facetious title. But the analysis behind it is thorough and the findings far from humorous. The principle research question asks who benefits from homelessness in Cleveland. Kerr answers by showing the city's determination to attract business with cheap labour, a strategy that included the creation and maintenance of a pool of temporary workers. The city also wanted its downtown free of low end housing and its low income residents. It took more than a century, but the city got what it wanted. In the process, developers made millions. Industry and temporary employment agencies profited from a homeless population increasingly institutionalized though a cycle of shelters, starvation wages and prisons. And while the city was cleared of its 'slums' the middle class migrated to the suburbs, then returned once property values were restored. Contemporary Cleveland came about through a shell game of shifting neighbourhoods and hollow promises. When the contest was over, thousands were on the streets and a few shell men were rich. Kerr takes a cause and effect or exposé approach. His principle finding is indisputable. Whatever comes next regarding homelessness in Cleveland, the city created the problem.



In his introduction, Kerr discusses recent literature on homelessness and notes that "for the most part the literature pointed to the structural causes of homelessness—most importantly the lack of affordable housing." (10) However, according to Kerr, this work was less successful "in fleshing out the social relations behind these structures… and betrayed a lack of understanding of the power relations behind homelessness. (10) This is somewhat unfair, particularly within the international literature. It would be equally unfair to suggest that because he does not expound on the matter, Kerr is blind to the fact that attitudes and polices at play in Cleveland are rooted four centuries and a continent away in the Elizabethan Poor Laws. Or that he is not firmly cognisant of America's deeply entrenched racial history and the particular evolution of capitalism in the United States and that both forces envelop and help explain what happened in Cleveland. That said, events there are unique. Kerr's examination of local actions is an endeavour to add more to the broader context than it draws from it, fair enough.

Derelict Paradise has great empathy for the homeless and an unapologetic polemical tone. Nevertheless, anyone interested in the social and political mechanics of city building can learn a great deal here. Anyone wanting to know more about the viability and sustainability of urban neighbourhoods will also want to read Kerr. Unfortunately for the city of Cleveland, the lessons here are mostly on what not to do.

Even as 'blighted' neighbourhoods are put to the torch to reduce the cost of demolition, *Derelict Paradise* treads lightly around concomitant emotions, definitions of home and the